

## RETOUR DU FEMININ SACRE ?

Voilà déjà quelques décennies que, sous différentes formes, le féminin sacré a refait surface. Comme il faut mieux s'entendre préalablement sur les mots utilisés, j'utilise ici « féminin sacré » dans le sens générique de toutes évocations ou relations spirituelles avec des figures numineuses féminines : déesses mineures (déesses locales, celtiques, égyptiennes etc.), grandes déesses (Devi hindoue ou sofia des Gnostiques), avatars féminins (telles la vierge Marie, Marie Madeleine ou Hildegarde de Bingen), ou personnification des forces de vie (Arbre de vie<sup>1</sup>, le Graal, Terre Mère, Gaïa). On peut d'ores et déjà constater que ce féminin sacré est en apparence multiforme même si, le plus souvent, les valeurs qu'il incarne (la vie et la mort, la nature brute, la sexualité, la fertilité, la compassion, la protection, la consolation, etc.) sont communes à la plupart de ses manifestations.

### LA VOIE DU RETOUR

D'un pur point de vue rationnel, il est difficile d'expliquer pourquoi nous assistons à une telle résurgence.

Plusieurs hypothèses mériteraient sûrement d'être explorées, mais l'une d'entre elle consiste à constater ô combien le 19<sup>ème</sup> siècle et début du 20<sup>ème</sup> siècle furent des périodes viriles, tant sur les plans politique, social que religieux, et ô combien ces périodes ont enfanté de désastres, la seconde guerre mondiale étant à elle seule une sorte d'apothéose en la matière. Auschwitz et Hiroshima nous ont durablement privé d'innocence et de naïveté concernant tout ce qui touche l'aventure humaine. Certains soufis parlent du « cycle de Mars » 1914-1944.

Il est donc probable qu'au lendemain de ce carnage, une large partie de l'humanité ait eu besoin de s'interroger, et de chercher alentours d'autres sources d'inspiration, notamment spirituelles. Le féminin sacré symbolisant le plus souvent paix, sérénité, mais aussi recouvrement des forces de vie, on peut imaginer que de nombreux humains y eurent recours, y compris de manière inconsciente. On note par exemple dans la tradition chrétienne (depuis 1850 environ) la multiplication des apparitions de la Vierge, et l'urgence des messages qu'elle délivre à l'humanité.

Autre phénomène concomitant, les désastres de la guerre jetèrent un discrédit durable et sensible sur la question de l'utilisation des technologies scientifiques. Certes, ce progrès technique permettait d'améliorer le confort ou la survie de nombreuses populations, mais il permettait en fin de compte de créer des armes ultimes, capables de détruire l'humanité toute entière. On devint alors plus lucide sur l'imbrication militaro-industrielle des sociétés modernes qui, à terme, ne présageait plus rien de bon. Sans oublier la crise écologique, l'impossibilité de venir à bout de maladies graves, de conjurer les crises sociales ni de vaincre la pauvreté au sein même de l'abondance...

C'est en tournant volontairement le dos à ces promesses de massacres futurs, qu'une partie des populations s'intéressèrent de nouveau aux peuples archaïques et traditionnels, qui avaient su traverser les siècles sans altérer leur environnement ni inventer des armes de terreur. Comme chez la plupart de ces peuples les figures du féminin sacré n'avait pas disparu, un nombre important de personnes purent, in extrémis, les redécouvrir, juste avant qu'un certain nombre de ces peuplades ne disparaissent, en quelques décennies seulement. Le renouveau de l'ésotérisme occidental, lui-même très masculin (si l'on excepte les couples alchimiques, tels Nicolas Flamel et Dame Pernelle), fut assuré de la fin du 19<sup>e</sup> siècle à la première moitié du 20<sup>e</sup>, et ce n'est pas un hasard, par trois femmes : Helena Blavatsky, Alice Bayley et Helena Roerich (qui forma avec son mari Nicolas un couple solaire). Helena Roerich proclama à travers toute son œuvre la présence de la Mère du Monde et que les temps à venir ouvriraient l'ère de la femme.

L'exemple est particulièrement frappant concernant la très large entité nommée Terre Mère (Pachamama en Amérique du sud), initialement présente sur le continent américain, et qui atteint aujourd'hui une popularité sans précédent. Certains aventuriers européens l'avaient déjà découverte dans les années vingt et trente tels les écrivains Henri MICHAUX, Antonin ARTAUD, Aldous HUXLEY, ou les mycologues (mais aussi écologistes avant l'heure) Roger HEIM et Robert Gordon WASSON, qui, tous, l'avaient croisée lors de leur recherches sur les plantes hallucinogènes indigènes ; tant il est vrai que ces rituels initiatiques étaient, d'une façon ou d'une autre, au Mexique comme dans toute l'Amérique latine, rattachés au concept de la Terre Mère. Telle fut aussi la démarche, au début des années cinquante, du poète américain de la Beat Generation, ami d'Allen GINSBERG et de Jack KEROUAC, Gary SNYDER, fin connaisseur tant des traditions amérindiennes que des cultures

---

<sup>1</sup> A noter que l'arbre de vie est triple : féminin (Ida), masculin (Pingala) et androgyne (Shushuma)

asiatiques, qui accorda très rapidement, dans son œuvre, une importance primordiale à l'idée d'une Terre Mère, vivante et autonome.

Ces pionniers ouvrirent, même s'ils n'en furent pas toujours conscients en temps réel, des voies nouvelles vers la redécouverte du féminin sacré. Un instant, au début des années soixante, l'invention de la pensée écologiste (qui mènera entre autres à l'élaboration de l'hypothèse Gaïa par le chercheur anglais James LOVELOCK) et la redécouverte du féminin sacré, furent des phénomènes concomitants. En effet, il est bien difficile d'approcher, chez les peuples traditionnels, la question de la vie et de la nature sans découvrir du même coup, autant de figures tutélaires féminines et maternelles qui la personnalisent un peu partout.

A bien y regarder, la génération Hippie, qui caractérise les années « autour de 1968 » (un peu avant ou un peu après) fut une génération plutôt féminine dans ses valeurs – pacifisme, anti-militarisme, refus du modèle scientiste, découverte des spiritualités orientales, refus du racisme ou de l'homophobie, retour à la nature, féminisme et amélioration de la condition féminine, refus de l'autorité patriarcale autoritaire pour les enfants etc. Certes ces belles valeurs ne firent pas long feu face à l'offensive musclée du consumérisme et de l'économie libérale, mais la plupart d'entre elles perdurent aujourd'hui dans nos sociétés occidentales, et sont désormais considérée comme plus ou moins « normales » et « naturelles ». Ce n'était certainement pas le cas en 1965.

Notons en dernier lieu que l'un des effets collatéraux des deux guerres mondiales a été de pousser massivement vers l'activité professionnelle des millions de femmes, forcées de remplacer au pied levé une main d'œuvre masculine devenue très rare, en raison des conscriptions militaires. Dans ce contexte, le climat social de nombreux pays, notamment les Etats-Unis, fut sensiblement « féminisé ». Malgré le retour des soldats (mais des milliers avaient été tués), cette tendance ne s'inversa pas, et les femmes, partout en Occident, réussirent à transformer cette expérience sociale en acquis durable. Cette féminisation bien concrète des pratiques sociales n'est sans doute pas pour rien dans la féminisation des idéaux de la génération du baby boom. L'ordre patriarcal, inique et brutal, était sévèrement remis en question, et continue de l'être aujourd'hui malgré différentes tentatives de restauration violente.

Le prix à payer est une génération d'hommes dévirilisés, dépourvus de courage et de combativité, incapables d'engagement et de service au-delà d'eux-mêmes, éternels « adulescents » narcissiques. Le contraste avec les deux générations précédentes est très frappant – mais les deux guerres mondiales auxquelles ils ont participé n'a pas donné envie aux fils de suivre ce chemin – le balancier est allé à l'opposé.

### **LES FEMMES ET LE FEMININ SACRE**

Comme nous venons de le voir, il existe certainement, d'un point de vue historique, un rapport entre le retour du féminin sacré et la féminisation récente des sociétés occidentales. Pour autant, il serait dangereux de penser que l'un alimente l'autre de façon simple, libre et spontanée.

Presque partout, la condition féminine chemine d'une part et le féminin sacré d'autre part. A ma connaissance et à ce jour, aucune femme n'a obtenu une reconnaissance internationale en s'identifiant clairement à un renouveau du féminin sacré (la notoriété de Blavatsky, Bailey et Roerich n'ayant jamais atteint les foules). Pourtant, les femmes ayant écrit sur le sujet sont nombreuses, notamment outre atlantique, mais aucune d'elle n'est devenue véritablement populaire, à l'exception peut être de Clarissa Pinkola ESTES, psychothérapeute américaine dont le livre « Femmes qui courent avec les loups », qui pose très concrètement les rapports entre psyché féminine et sacré, a obtenu au fil du temps, un énorme succès.

En France, on peut aussi songer à Joëlle de Gravelaine, Paule Salomon et à Maud Séjournant, qui, toutes se sont intéressées en pionnières au féminin sacré, dans les années quatre-vingt-dix. Joëlle de Gravelaine, surtout connues pour ses travaux en astrologie, ne touchait à priori, qu'un public déjà acquis à une sensibilité plus ou moins New-Age. C'est aussi le cas de Maud Séjournant et de Paule Salomon dont l'approche très « développement personnel » ou « coaching spirituel » ne peut séduire qu'un public restreint de « bobos » possédant des revenus confortables. Sur le fonds, leurs travaux posent bel et bien la problématique de la disparition et de l'occultation du féminin sacré, sans toutefois, sur la forme, se rendre accessibles au plus grand nombre.

Sur le plan international, certaines figures féminines ont été honorées ces dernières années telles, Mère Thérèse, sœur Emmanuelle, la guatémaltèque Rigoberta MENCHU (prix Nobel de la paix 1992), la kenyane Wangari MAATHAI (prix Nobel de la paix 1993) ou les hindoues Ma Ananda Mayi et Vandana SHIVA (prix Nobel alternatif 1993). On note que les deux dernières se sont fait connaître par leurs

activités écologistes, et il est probable, ne serait-ce qu'en raison des cultures dont elles sont issues, que ces femmes possèdent également une véritable posture spirituelle sous-jacente, mais celle-ci n'apparaît jamais au premier plan<sup>2</sup>. La raison en est simple. Leur combat s'accomplit au travers de systèmes patriarcaux où le féminin sacré n'a pas son mot à dire, et il est dès lors inutile d'alourdir encore un combat, si difficile initialement. Il est possible que chez de nombreuses femmes impliquées dans le domaine de l'écologie, cette discipline soit aussi un paravent commode et consensuel, afin d'assumer une vocation plus spirituelle que morale.

C'est peut être du côté de Sri Mata Amritanandamayi Devi, surnommée plus courtement Amma que l'on trouverait une image du féminin sacré, à la fois traditionnelle et vivante. En effet, voilà une trentaine d'années que cette indienne (née en 1953) pratique le rituel de DARSHAN, l'étreinte spirituelle, qui lui a permis ainsi d'embrasser...plus d'une vingtaine de millions de personnes. Amma a reçu en 2002, le prix Ghandi de la non-violence et de la paix, à Genève. Avec Amma, perdure la tradition de la grande Mère (la Devi des hindouistes) dans son aspect le plus « positif » : compassion, amour, compréhension, soutien, consolation, qui sont aussi, notons-le, les vertus occidentales de la vierge Marie, ou plus orientales de la Tara des tibétains.

### **LES FEMMES : LES LAISSEES POUR COMPTE DE LA RAISON ?**

Historiquement, l'ensemble des sociétés à schémas patriarcaux, dont la nôtre, se sont organisées afin de priver les femmes de toute influence sociale officielle. Sur le fond, bien entendu, il était absolument impossible de « faire disparaître » les femmes de la vie quotidienne, et on constate que, dans le cadre privé, de nombreuses femmes eurent finalement une influence historique considérable. Pourtant, dans l'extrême majorité des cas, elles n'en obtinrent aucune reconnaissance particulière.

Il faut bien entendu nuancer les choses, au moins dans les pays dont l'aristocratie (et donc les tenants du pouvoir) tolérait la présence féminine, comme en Angleterre, en Russie, ou dans certains pays scandinaves. Il y eut, sporadiquement quelques grandes figures féminines, qui, au titre de reine, influencèrent directement le destin historique des pays concernés. Citons pour exemples Catherine II de Russie, la reine Victoria qui, pendant 63 ans (c'est un record absolu en la matière), veilla d'une main de fer sur l'immense empire Britannique.

Pourtant, l'exemple même de la reine Victoria pose immédiatement un autre problème. En effet son règne est le symbole même du classicisme et du conservatisme.

Certes, la reine assumait symboliquement certains rôles féminins dont celui de mère (réelle, avec huit enfants), de la nation, et même de l'Europe (Victoria fut surnommée « la Grand-Mère de l'Europe », en raison de sa filiation familiale avec un nombre important d'autres monarques européens), mais dans le strict respect des modèles patriarcaux dominant : expansion coloniale, domination militaire, forte impulsion technologique et industrielle, etc. On cherche pourtant en vain dans son héritage politique quelque réflexion sur la condition féminine de son temps. Ce fut donc une reine « conforme », étroitement formatée par son milieu et son éducation, et qui, à bien des égards, défendit les valeurs même qui opprimaient ses consœurs.

A la même époque, dès sa naissance, le mouvement ouvrier eut une incontestable composante féministe et féminine, qui fut illustrée tant par ses militantes fameuses que par ses théoriciens (Marx, Engels, etc).

Dans les milieux plus modestes de cette époque, le problème de l'accession à la connaissance et au savoir, demeurait un problème fondamental (qui n'est d'ailleurs pas réglé aujourd'hui dans de nombreux pays). Si l'homme « va au dehors », se confronte bon gré mal gré aux évolutions de son temps, la femme demeure confinée, privée d'ouverture, et ses lourdes responsabilités familiales la privent de tout loisir. Dans ces conditions, il est assez logique que jusqu'à 1960 au moins, la femme ait souvent assumé, au titre familial, le rôle le plus conservateur, le plus emprunt des valeurs du passé. Tel fut le destin de nos grand-mères, et de la plupart de nos mères (pour ceux qui comme moi ont dépassé la cinquantaine).

On voit que paradoxalement, la question du sacré et du religieux, qui à partir de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, n'était plus vraiment d'actualité, fut le plus souvent abandonné aux femmes, les hommes se référant de plus en plus à des modèles politiques, ou économiques. Dans la plupart des régions de France, les femmes se rendaient à la messe, pendant que leur époux refaisaient le monde sur la

---

<sup>2</sup> Encore que Ma Ananda Mayi soit considérée par de nombreuses personnes comme un maître de sagesse accompli, comme un avatar féminin (note d'Amelanchier).

terrasse du bistrot locale. Il est possible que cette situation ait donné à quelques femmes l'illusion d'un certain pouvoir, familial ou social. Toujours est-il, que le sacré et le religieux alors abandonné aux femmes étaient directement issus du pouvoir masculin antérieur et, à bien des égards, cette instrumentalisation des femmes fit que certaines d'entre elles devinrent les défenseurs les plus acharnés des valeurs sociales qui empêchaient justement toute émancipation féminine. Ce fut le cas pour le catholicisme dans de nombreuses régions françaises, et notamment en Bretagne, dont les femmes furent longtemps les servantes zélées. La prise de conscience du paradoxe vis à vis de la condition féminine est récente, et n'est certainement pas achevée à l'heure actuelle (Pologne, Portugal, Irlande etc.)

En matière de féminin sacré, ces femmes ne pouvaient guère se référer qu'à l'incontournable figure de la Vierge Marie, symbole numineux ô combien édulcoré, dont on fit grand usage au 19ème siècle. Pour la France, les apparitions de La Salette (1846), ou de Lourdes (1858) sont encore célébrées aujourd'hui, mais d'autres apparitions se produisirent à la même époque dans d'autres terroirs catholiques (en Bavière, Pologne, ex-Yougoslavie ou Irlande).

### **DERRIERE CHAQUE FEMME...UNE SORCIERE**

Il existe peut être, du reste, une autre origine à ce phénomène, qui est à rechercher dans le vaste phénomène d'hystérie collective que l'historien, pudiquement, nomme l'épisode de « la chasse aux sorcières » (1580-1630).

En effet, il est probable que pendant tout la période du Moyen-Age, les femmes gardèrent dans leurs us et coutumes, de nombreux témoignages, plus ou moins obscurcis, des religions anciennes, axées sur le féminin sacré.

Lorsqu'à la Renaissance, l'Occident se mit soudain à rêver d'un destin qui s'affranchirait progressivement de la tutelle religieuse au profit des disciplines naissantes (Science analytique, technologie, philosophie cartésienne et matérialiste etc.), les femmes, qui, pour les mêmes raisons organiques citées précédemment (privation de l'accès au social) se trouvaient une fois de plus en position involontaire de « conservatisme » furent violemment prises à partie.

L'Occident s'étant choisi un destin « lumineux et rationaliste », toute trace des pensées archaïques, grandement inspirées du sentiment du sacré dans la nature (magie naturelle, connaissance des simples, techniques et rituels de l'accouchement etc) devait rapidement disparaître. Ce savoir fut définitivement diabolisé (mille ans de christianisme l'avait déjà sévèrement stigmatisé !) grâce aux savants docteurs de l'église, catholiques ou protestantes, qui, en le travestissant et en le pimentant des milles phantasmes sexuels qui obscurcissaient leur propre inconscient, créèrent ainsi « la matière des sorcières ». C'est sur ce corpus d'insanités et de mensonges que put ensuite s'organiser « la chasse aux sorcières » elle-même, qui entre 1580 et 1630 envoya au bûcher environ 45 000 personnes dont l'essentiel furent des femmes, souvent accompagnées de leurs enfants.

On voit que si le moyen-âge s'était préoccupé des sorcières, c'est surtout la Renaissance qui fut l'époque de leur supposée éradication. La raison ? Peut être le retour massif aux valeurs de l'antiquité gréco-romaine, d'une part, dans l'ouverture au savoir matérialiste, mais aussi de l'antiquité hébraïque, par la revalorisation de l'ancien testament par l'église réformée. Ces cultures entretenaient toutes une piètre opinion des femmes et du féminin, et avaient toutes lutté, en leur temps, contre l'ancienne domination des déesses-mères et du féminin sacré. L'identification de l'occident à ces valeurs misogynes justifiait amplement que la femme fut soigneusement exclue de la révolution intellectuelle ainsi amorcée, ce qui fut fait avec zèle, et maintenu en l'état jusqu'à la fin du 19ème siècle.

On note d'ailleurs que cette vaste conquête de la raison et de la liberté individuelle que fut la Révolution Française (1789) à laquelle les femmes furent préalablement associées (du fait de leur franche participation) ne leur apporta en fin de compte, aucun profit. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se pencher un instant sur l'étonnant destin d'Olympe de Gouges, femmes de lettres, qui rédigea en 1792 « une déclaration des droits de la femme », dont l'élite révolutionnaire masculine de l'époque se moqua abondamment.

Pourtant les idées d'Olympe furent, en leur temps, très révolutionnaires, pour ne pas dire visionnaires. Elle est historiquement la première française à proposer divorce, contrat civil entre concubins, création des maternités ou protection par les lois et l'état des femmes et de leurs enfants....soit les grandes lignes de nos institutions modernes !

Seul la procédure de divorce obtint gain de cause auprès des révolutionnaires au pouvoir, sans doute parce qu'elle s'avérait aussi pratique pour les hommes que pour les femmes... Quand au reste, rien n'en fut retenu. Quant à Olympe de Gouges elle-même, si elle ne fut pas jugée pour sorcellerie et brûlée en place publique, elle fut tout aussi efficacement condamnée pour critiques ouvertes contre les actions meurtrières de la Terreur de 1793, arrêtée, emprisonnée, puis rapidement menée sur l'échafaud où elle fut décapitée le 03 novembre 1793 (il y a 216 ans très exactement à l'heure où je rédige ce texte).

Peu d'années plus tard, en 1840, un méditerranéen convaincu, Napoléon Bonaparte, rédigea le Code Pénal, directement inspiré de l'ancien droit romain, qui instaurera, encore pour quelques siècles, la supériorité civique incontestable de l'homme sur la femme.

Dans ces multiples contextes défavorables, il est logique que les femmes aient souvent recherché des « valeurs refuges ». Cela explique peut être pourquoi de nombreuses femmes européennes se forgèrent par la suite une forte identité chrétienne, ne serait-ce que pour échapper au rejet social permanent dont elles étaient victimes, oubliant peu à peu que ces valeurs même avaient permis le massacre de leurs sœurs pendant les siècles précédents ou interdisaient alors toute indépendance aux femmes de leur temps.

On mesure en tout cas, par ces quelques lignes, la difficulté des femmes, et ceci depuis le moyen-âge, de pouvoir se référer, d'une façon quelconque à un « féminin sacré », éradiqué dès l'antiquité, et dont les pauvres restes furent plusieurs fois diabolisés au fil de l'histoire occidentale. Sur les sorcières, Olympe de Gouges, ou sa consœur révolutionnaire Théroigne de Méricourt, les livres d'histoire scolaires ont tout bonnement fait l'impasse et rien de ces épisodes peu glorieux, parmi des milliers d'autres, ne nous a été enseigné. Pour autant, au titre de groupe social, la plupart des femmes ont gardé une mémoire muette de ces événements, sans références ni paroles, qui les hante encore aujourd'hui. La relation, presque toujours douloureuse, que de nombreuses femmes d'aujourd'hui entretiennent avec leur corps (et donc le naturel) pourrait en être un début d'étude prometteur..

### **LES FEMMES ET LE CONSUMERISME**

Aujourd'hui, la raison principale qui fait que le féminin et le féminin sacré ne cheminent pas ensemble est à rechercher au travers du climat, à la fois économique et culturel, des sociétés occidentales.

La réponse à la poussée féministe et jeuniste au sortir de 1968 a été matérialiste et plus économique que politique. Le mouvement féministe qui s'est affirmé en occident au 20<sup>e</sup> siècle est idéologiquement laïciste et complètement fermé à toute notion de sacré. Certes, le droit s'est considérablement amélioré pour les femmes, ou pour les jeunes (droit de vote, majorité etc.) mais une des parades majeures des systèmes libéraux a été de cibler très étroitement les besoins de ces groupes afin de les circonscire en terme de consommation. Dans la mesure où le pouvoir de décision de ces groupes avait été par le passé, pour le moins réduit, on ne prenait pas grand risque à parier que cette frustration trouverait à s'exprimer par un accès massif à la consommation. Si les femmes travaillaient et si les jeunes avaient accès à de l'argent de poche, et bien, alors qu'ils consomment !

On mesure aujourd'hui la pertinence du programme. Femmes ou hommes, cela ne fait aucune différence du point de vue de la mondialisation. Or les marchés n'ont que faire du sacré, et encore moins du sacré féminin, à moins bien sûr qu'ils ne rapportent et seulement à cause de cela. Il existe donc un vaste marché spirituel dont les modalités de fonctionnement sont identiques à tous les autres secteurs.

Si vous voulez lire Clarissa Pinkola ESTES, nous vous distribuons le livre et si vous voulez frissonner aux aventures échevelées de la nouvelle Marie-Madeleine, nous vous offrons le « Da Vinci Code ». Nous sommes ici dans le « matérialisme spirituel » le plus sirupeux et le plus indigeste. Certes l'idée du féminin sacré progresse, mais le système économique la prend en otage contre rançon, comme tout le reste. Et la femme, en général, parce qu'elle bénéficie de presque tous ses pseudo-avantages, ne semble pas plus apte que l'homme quand il s'agit de renoncer au système libéral consumériste. La recherche du confort, aussi aléatoire qu'elle puisse être, n'a pas de sexe.

Il existe cependant une tendance féminine qui « s'attaque » à la question consumériste telle que l'illustre Dominique LOREAU (auteur d'un livre intitulé « L'Art de la simplicité » chez R. Laffont 2005). De longs séjours au Japon semble avoir sensibilisé l'auteur à la question du vide et du plein, de l'hyperconsommation (les japonais le font aussi !) et de la simplicité volontaire (le Zen n'a pas attendu le 21<sup>ème</sup> siècle pour la pratiquer). Il y a certainement un aspect pratique incontestable dans ce livre, et une tentative louable de réflexion sur le sens de la vie, mais si on s'y approche parfois de la question du sacré, on revient assez vite à des questions plus triviales de tri d'imperméables, de chandails ou

d'albums photos. A l'image même du Japon, D. LOREAU, semble très partagée entre hyper modernité et approche sacré du monde et de la vie comme dans le Zen et le Shinto. Cette fois encore cependant, l'hyper modernité semble avoir primé sur le reste. On aurait grand tort de le lui reprocher, car en Occident la question de l'accès au sacré, et encore plus au sacré féminin, est un problème fondamental. C'est une question refoulée dans notre culture. Le paradigme de la modernité a fait du sacré un tabou.

### **OCCULTATION DU SACRE**

La plupart des grands pays occidentaux, sauf peut être le Japon, ont connu une période historique charnière pendant laquelle le pouvoir de l'état et le pouvoir religieux ont été distingués puis séparés. Ces même pays conservent pour la plupart des liens privilégiés avec une religion (d'origine chrétienne le plus souvent), mais l'essentiel de la vie sociale y est organisée selon des modalités qui ne font plus explicitement référence à des valeurs religieuses ou sacrées.

La France est, de ce point de vue, un exemple radical. Notre pays a connu au moins quatre ruptures spirituelles majeures, dont seules les deux dernières sont encore perceptibles dans notre environnement.

Premièrement, le territoire a été généreusement peuplé entre le néolithique et le mégalithique, et il ne fait aucun doute, que pendant ces périodes extrêmement longue (de -9000 à -6000 ans pour simplifier) des larges cultures se sont déployées avec des pratiques spirituelles extrêmement élaborées. Notre connaissance actuelle du sujet tend à nous faire penser que la nature, en tant que manifestation du sacré, y tenait un grand rôle, ainsi que les figures tutélaires qui la symbolisaient (Grande-déesse et Dieu cornu).

Arrive ensuite un premier choc culturel majeur avec l'intrusion progressive sur le territoire de tribus celtiques en provenance de l'est de l'Europe (1500 av.JC), qui amènent avec elles une organisation sociale très différente, sans aucun doute plus hiérarchisée, plus militaire, regroupées autour de figures tutélaires plus classiquement patriarcale (Taranis, Lugh, Belenos etc.). Toujours est-il que la nature continue d'être perçue en termes sacrés (Bois sacrés, sources etc.) et que les déesses gardent une influence importante dans la vie spirituelle des clans. Il est d'ailleurs difficile de savoir à quel point, peuples premiers et tribus celtes, ont pu partager leur panthéon, et si, dans certains cas, quelques déesses n'ont pas été héritées des traditions antérieures à la celtisation.

Au alentours de l'ère chrétienne, l'ensemble des territoires de l'ouest européen a été conquis par les armées romaines ce qui constitue un second choc culturel déterminant. Largement héritiers des grecs et des traditions méditerranéennes, les romains importent une vie religieuse et spirituelle qui a perdu l'essentiel de ses rapports avec la nature vierge. En effet, dès cette époque, la nature méditerranéenne s'est, d'ores et déjà, très urbanisée, et les campagnes ont été partout mises en culture pour nourrir les très gourmandes cités-empires à l'image d'Athènes, Carthage ou Rome.

Les figures tutélaires masculines sont désormais les plus puissantes, et celles qui sont en rapport avec la guerre sont les plus appréciées. Les grandes déesses ont définitivement perdu de leur superbe, même si certaines d'entre elles, importées d'Orient (telle Isis) gardent, encore pour un temps, la ferveur du peuple.

En terme de sacré, comme en terme de féminin sacré, nous sommes ici à la croisée des chemins. Avec la conquête romaine, c'est un modèle universel dominant qui s'installe en occident, ceci pour des milliers d'années (le modèle hindou, puis chinois fera la même chose en orient). La latinisation permet le partage de l'écriture et donc du récit et du témoignage, qui permettra ensuite aux modernes de prendre cette époque comme référence du « début de l'Histoire ». En effet, bien avant l'étude archéologique, ce fut la survivance des écrits qui permit d'étude d'une époque reculée.

Après la chute de l'Empire Romain, la succession est assumée par un Christianisme aux valeurs romaines masculines. Cela en trahison complète du Christ, qui mit au cœur de son enseignement le féminin sacré et dont les plus grands disciples furent des femmes.

Or, si l'invention de l'écriture fut sans doute un peu antérieure à l'intrusion au Moyen-Orient et en Europe des principaux groupes se référant à des figures tutélaire masculines, c'est pourtant ces groupes qui en fondèrent l'usage quotidien et systématique. Et s'ils le firent, c'est avant tout pour imposer à tous leur nouvelle vision du monde, leurs lois, leurs références spirituelles, ou faire le récit et l'apologie de leurs comportements guerriers.

Si l'on ajoute que ces cultures devaient « s'imposer » vis à vis des cultures matriarcales antérieures, qui ne les accueillirent sans doute pas les bras ouverts compte tenu de leur brutalité et de leur arrogance,

on entrevoit immédiatement le problème connexe : les écrits qui fondent l'étude historique, soit, oblitérent la présence des anciens cultes matriarcaux, soit les diabolisent et les travestissent pour fonder la supériorité des rites patriarcaux.

Ce fut au début du siècle l'avis de l'historien Robert Graves, dont les travaux sur les mythes grecs, bien que controversés, furent une source d'inspiration pour de nombreux mythologues à venir. Avis partagé aujourd'hui par l'historienne Françoise Gange ou le chercheur américain Léonard Schlain (auteur du livre « Alphabet versus the goddess » Penguin books 1999). Ce dernier attire, entre autres, notre attention sur un problème du plus grand intérêt, à savoir l'utilisation massive, induite par l'écrit, du cerveau gauche (« l'hémisphère pragmatique et rationnel ») au détriment du cerveau droit (« l'hémisphère le plus intuitif, global, spirituel ou universel »).

Or, comme le démontre assez brillamment François TERRASSON (chargé de conférences au Muséum d'Histoire Naturelle, décédé en 2006) dans son livre « la peur de la nature » (ed. Sang de la Terre – réédité en 2007), notre relation à la nature, ne se basant sur aucune parole ni aucun écrit, fait appel majoritairement aux centres intuitifs de la psyché. Cela nous encouragera à d'autres considérations ultérieures (cf. les modalités du féminin sacré).

Avant cela, il nous faut traiter, en ce qui concerne la France (et par extension l'Europe de l'ouest), le dernier choc culturel qui mettra durablement à mal la notion du sacré sous nos latitudes : la Révolution Française et ses répercussions.

En effet, à partir de cette époque, via les philosophes des Lumières, c'est le programme intuitivement établi à la Renaissance qui parvient à s'imposer : un monde dont le spirituel et le naturel sont bannis et où, grâce à la science, la raison, le pragmatisme ou le matérialisme vont enfin triompher. Cela prendra bien entendu un certain temps, mais le programme « humaniste » s'imposera presque partout en occident, pour fournir ce modèle unique de sociétés, « hautement développée », plus ou moins démocratiques, fortement laïcisée, d'économie libérale, et ayant tout misé sur la technologie et le développement scientifique pragmatique. A quoi on ajoutera que parmi toutes ces nations « développées » la France est probablement celle qui nourrit institutionnellement la plus forte répugnance vis à vis du spirituel, ou même du non-rationnel en général. Cela se nuance parfois à l'intérieur de la sphère privée, presque jamais au travers du social.

Si toutefois vous assistez à une de ces fameuses réunions administratives françaises, si possible dans le cadre d'un problème d'environnement, vous pourrez toujours lancer ingénument que votre raison de protéger un site est que ce dernier est « sacré », « comme tout ce qui est vivant », et vous mesurerez l'ampleur des grimaces de vos interlocuteurs, leur silence réprobateur, ou peut être les insultes que l'on vous retournera... Ne le faites surtout pas. Vous seriez « grillé » (comme nos sorcières d'antan) pour l'éternité et jugé indigne de vivre dans notre paradis républicain !

### **VIVRE HORS DU SACRE**

Parce qu'il serait vain de traiter du féminin sacré sans aborder la question générale du sacré, j'aborderai maintenant la thèse d'un psychosociologue allemand, hélas, peu connu en France, Horst Eberhard RICHTER. Cette thèse, dont le nom générique est « le complexe divin », a été développée dans son ouvrage *Der Gotteskomplex*. (1979. Neuaufgabe Psychozial-Verlag 2005) datant d'il y a trente ans mais dont l'actualité reste, hélas, plus brûlante que jamais.

Afin de mieux saisir le contexte de cette thèse, il faut peut être expliquer que comme beaucoup de ses contemporains, Richter s'était beaucoup intéressé à la question de savoir pourquoi le nazisme avait fait d'aussi terribles ravages en Allemagne et sur quel substrat psychosocial il avait pu proliférer.

En l'absence d'une traduction française de son ouvrage, on pourra toujours se référer à une courte et précieuse publication, à savoir la « leçon 2 » du livre de Manfred FRANK « le Dieu à venir » (Actes sud 1992) qui explicite abondamment les idées clefs du « complexe divin ».

Que dit RICHTER ? Son idée essentielle est de comparer la situation de l'homme moderne (ou post-moderne) à celle d'un adolescent ayant fait une succession de choix malheureux dont, non seulement il n'a pas mesuré les retombées négatives à terme, mais dont il se refuse toujours à considérer les dégâts, d'ores et déjà vérifiables.

À la Renaissance, l'idée a fait son chemin parmi les élites européennes que l'Eglise chrétienne (ni d'ailleurs aucune institution religieuse) n'avait été capable d'apporter à l'humanité un sort meilleur. Certes on ne pouvait guère se passer de l'Eglise afin de garantir une certaine stabilité politique (ce que l'on avait fait de toute éternité justement), mais il fallait impérativement trouver une voie de développement qui, dans les faits, outrepassait les dogmes imposés par celle-ci. Il est vrai que l'Eglise,

avait, et cela depuis son accession à un rôle politique déterminant, limité drastiquement l'accès de l'individu commun à la connaissance. Il était donc légitime, dans ce contexte, d'essayer de contourner ses injonctions, afin de rattraper le retard (notamment technique) qui séparait les européens des modèles sociétaux musulmans ou même chinois. Cela devenait encore plus judicieux à l'instant où le christianisme occidental venait de se scinder en deux courants rivaux, ce qui ne manquerait pas de compliquer un peu plus la tâche.

Il en résultera une offensive des institutions civiles contre les institutions religieuses et une revendication toujours plus croissante de la part des monarques européens d'un pouvoir politique qui ne soit pas orchestré depuis le Vatican, mais directement par leurs propres soins. Cela encouragera l'installation progressive d'états dont le pouvoir sera essentiellement centralisé sur la personne du souverain, à l'image de la France de Louis XIV.

Dans l'exemple donné plus haut concernant la flambée de procès pour sorcellerie entre 1580-1630 (dates qui correspondent assez étroitement aux propositions de Richter), on note, partout en Europe, que ces procès, s'il ont été préalablement alimentés par la « matière sorcière » inventé par le clergé chrétien, sont très souvent menés par des tribunaux civils. La lutte s'engage dès cette époque et certains procès seront jugés deux fois, par les uns puis par les autres, avec, peu à peu, une prise en main des institutions civiles. Cette rivalité, hélas, ne profitera pas, pendant longtemps, aux pauvres femmes arrêtées pour délit supposé de sorcellerie, les deux sources d'autorité faisant preuve de surenchère dans la brutalité... Toujours est-il que c'est au pouvoir séculier que l'on devra finalement la modification du droit en matière de sorcellerie, celle-ci finissant par être considérée comme « sans existence concrète », ce qui revient à dire sans consistance « scientifique », aucune preuve tangible ne pouvant venir démontrer sa réalité.

Nous sommes ici dans la première phase d'un affranchissement progressif de la question du sacré par les élites européennes.

Mais à ceci s'ajoute, dès la fin du 18<sup>ème</sup> siècle, une réorganisation générale des savoirs et de la connaissance, qui va peu à peu créer « le progrès technique », grâce à une maîtrise de plus en plus spectaculaire de la métallurgie, des machines-outils et donc pour finir du génie militaire. Même si les églises subsistent, il existe dès lors un nouveau vecteur d'expansion bien plus efficace que la religion pour garantir le pouvoir et l'enrichissement sans limite : les sciences appliquées et le pragmatisme matérialiste. Nous sommes donc parvenu ici à la seconde période d'affranchissement vis à vis du sacré dont nous ne sommes d'ailleurs toujours pas sortis à ce jour.

Richter nous fait alors remarquer que cet affranchissement doit tout à l'irruption du paradigme scientifique mais que, depuis la fin de la guerre 14-18, ce « génie scientifique » est de plus en plus lourdement entaché par les massacres qu'il permet et assume sans scrupule : exploitation de la classe ouvrière, pollutions et nuisances industrielles, abandon du travail traditionnel, impérialisme qui refonde l'esclavage, guerres mécaniques et chimiques etc. Ce qui n'ira pas en s'arrangeant à partir du jour funeste où on larguera la première bombe atomique sur Iroshima...

« Dieu est mort » a dit Nietzsche et Richter le reconnaît volontiers. L'homme moderne est donc un adolescent qui s'est affranchi de toute tutelle et qui pour ce faire, s'est doté d'une philosophie cynique et d'un arsenal inquiétant. Il voit, jours après jours, s'accumuler les désastres que sa politique provoque, mais il sait aussi d'instinct que tout retour en arrière provoquerait irrémédiablement le retour des tutelles sacrées, et que son rêve de toute puissance, son rêve d'être lui-même le dieu unique et omnipotent, deviendrait caduc à la seconde. Alors, il avance désormais à marche forcée, sans se retourner. « Les pleins pouvoirs ou la mort », voilà sa devise.

« Mais », ajoute Richter « sa détresse psychologique est bien réelle ». L'homme moderne sait que ses jours sont comptés. Sa souffrance grandissant, il doit à chaque instant survivre en s'affranchissant un peu plus des liens qui le relie encore au réel, à la vie authentique, au vivant, au sensible, au fragile, et donc à sa propre nature d'être humain. Ici commence ou s'illustre l'idéal nazi : « Ceux qui ne partagent mon choix doivent disparaître. Je suis l'homme moderne et les autres ne sont que des sous-hommes qui ne comptent pour rien ». Notons en passant que le nazisme n'est pas un accident de parcours mais une des formes extrêmes de la modernité (il y a des références solides, mais je ne les ai pas sous la main) Et comme il est tout de même très difficile de trucider lucidement tout ce qui nous entoure et qui ne partage pas notre projet de toute puissance, alors il faut se forger une personnalité froide et robotisée, exempte de toute compassion, imperméable au doute ou aux remises en question : on doit se débarrasser de toute vie intérieure. Richter dit de l'homme moderne qu'il ne peut être qu'une « coquille vide », un fantôme violent et émacié, un être en proie à des attaques intérieure qui ne pourront qu'être



que de plus en plus violentes et qu'il lui faudra « évacuer » de plus en plus violemment... A moins qu'il ne parvienne à renoncer à son rêve et à accepter que l'univers ne l'a pas placé au centre de ses préoccupations. Rien n'est moins sûr pourtant, et bien des massacres seraient encore à venir.

Ce que n'explique pas Richter (du moins cela n'apparaît-il pas dans l'article relatant sa thèse) c'est l'extrême pauvreté occidentale initiale en matière de sacré. En effet, le monothéisme n'offre aucune alternative. Si Dieu est unique et que l'on décrète qu'il n'existe pas, ou plus, la solitude en devient immense. Or l'église chrétienne a remarquable parachevé sa première tâche qui consistait à conquérir l'entier monopole de la vie spirituelle en Europe. Tout ce qui existait préalablement, ou aurait pu surgir historiquement, a été systématiquement diabolisé puis éradiqué manu militari. La nature qui, dans les temps anciens, a été la source continuelle d'émerveillement et de vie spirituelle, en a été la première victime. Et les figures tutélaires féminines qui en incarnaient la vie foisonnante, la créativité, la fertilité, et les issues (la mort pour être renouvelé) ont, elles aussi disparues corps et biens, éternellement bannies des écrits qui ont fondé notre histoire.

Cela explique pour partie que, dès le début du siècle, un certain nombre de poètes et d'écrivains aient recherché, en Orient, et non en Occident, l'inspiration en vue de renouveler la vie spirituelle en Europe.

## **LES MODALITES DU FEMININ SACREE**

### **Cerveau gauche contre cerveau droit ?**

Pour Leonard Schlain (in « Alphabet versus the goddess ») l'utilisation généralisée de l'écrit, puis de l'idée, pour se représenter le réel, devenu dès lors une représentation abstraite, a induit une utilisation massive de l'hémisphère gauche de notre cerveau, au détriment de l'hémisphère droit. Or, toujours selon Schlain, c'est ce dernier qui fournit à l'être humain l'essentiel des capacités (vie non-verbale, intuition, saisie globale, intégration profonde et générale dans l'espace et donc dans la nature, émotions, spiritualité etc.) qui présidaient aux valeurs du féminin sacré ancien.

Lorsque François TERRASSON (in « la Peur de la Nature ») nous explique que le savoir livresque, les connaissances universitaires ou encyclopédiques pas plus que les convictions rationnelles, ne nous servent en rien pour appréhender la nature brute et sauvage, il nous dit presque la même chose, même si son argumentaire est, bien entendu, sensiblement différent de celui de L. Schlain. Se tenir seul, n'avoir à compter que sur ses seuls moyens, dans une nature non balisée, voilà qui effraie la plupart d'entre nous, y compris et même surtout les surdiplômés ! Et cela nous agace d'autant plus que la plupart du temps, cela nous effraie sans raison. C'est ce que démontre F. TERRASSON à ses stagiaires en les invitant à dormir une nuit seuls, à la belle étoile, sans lampe, ni point de repère. Et même les plus malins s'y font prendre...et ne dorment pas beaucoup, même s'ils sont confortablement installés...

Notre saisie immédiate de la nature fait appel à notre inconscient, à notre intuition, à notre capacité à saisir globalement ce qui se passe, ce qui se joue pour s'y adapter. On ne peut guère tricher.

Soit, comme le dit F. TERRASSON, nous avons eu la chance d'entendre dans notre jeunesse ces merveilleux contes qui installent en nous, à notre insu, toute la magie du monde et de la nature, et qui, donc, ont positivement programmé notre inconscient. Soit nous ne les avons pas entendus.

Autre coup de chance, peut être avons-nous vécu dans l'entourage de personnes ayant la nature solidement chevillée au corps, peut être avons-nous pu les accompagner, explorer le monde, s'en imprégner, apprendre à recevoir les différents messages de la terre, tout en nous repérant sur la sérénité imperturbable de notre guide. Encore mieux, peut être s'est-il, une fois ou deux, autorisé à nous « laisser en plan », à nous « abandonner » afin que nous puissions connaître ce frisson d'être perdu, égaré, sans repère, mais pas vraiment en danger. Quelle fierté méritée lorsque l'enfant ou l'adolescent parvient à se fier à son intuition, à retrouver le chemin par lui-même, à ne pas céder aux peurs irrationnelles.

Soyons honnêtes, notre soit disant « amour de la nature » est rarement très mature ! Certes nous apprécions une certaine sauvagerie du décor...pour autant que notre confort soit assuré à tout moment : sortie de jour, chemins balisés, en groupe, guidée, avec occasions de se valoriser sans effort (espèces animales en parcs, fleurs à photographier etc.)

Nous aurions tort d'en rire puisqu'il existe aussi une tendance inverse, une tendance à défier la nature, à en affronter les pires extrémités, à se valoriser en « triomphant » encore et toujours. Cela fait les choux gras des médias qui ont ainsi leur lot de « morts pour pas grand chose » et de héros dérisoires.

La nature véritable, elle, se trouve sans doute, entre ces deux types d'expériences. La nature est plus ou moins dangereuse pour qui en ignore trop systématiquement les lois. Savoir s'éloigner des sentiers balisés est une chose, jouer avec la terre comme à la roulette russe en est une autre. Nos sociétés occidentales offrent le paradoxe de pratiquer autant la peur irraisonnée que la témérité la plus crâne. Dans les deux cas, cela revient au même : on ne sait pas aborder la nature de façon sereine et simple.

L'hypothèse de L. SCHLAIN selon laquelle nos sociétés de l'écrit (et donc du réel virtualisé) ont laissé libre cours à une utilisation trop systématique du cerveau gauche est à prendre au sérieux. Comme chaque fois, une seule explication des choses ne peut répondre à l'extrême complexité d'une question, mais dans l'épineux problème de la relation de l'homme post-moderne à la nature, ce problème de fond me paraît primordial. Il explique en partie pourquoi, actuellement, nos meilleures intentions en matière d'environnement, ne débouchent sur rien de véritablement concret.

- D'une part, comme le dit L. SCHLAIN, nous avons perdu l'usage de certains outils psychologiques (l'activation du cerveau droit) qui permettaient justement la mise en place d'une relation profonde avec la nature, le naturel, le spontané ou l'organique.
- D'autre part, comme le dit TERRASSON, notre relation à la nature dépend de l'état de notre inconscient, des informations non-dites, récoltées depuis le début de notre existence, y compris au stade fœtal. Or, au plus profond de notre psyché réside pas moins de quatre mille ans d'éducation patriarcale, de refoulement du féminin (notre cerveau droit justement) et de détestation de la nature. Malgré les beaux discours, les attitudes convenues, ou les idéaux affichés, aucune catégorie particulière d'hommes (et de femmes) post-modernes ne semble y échapper, de l'écologiste naturaliste au chasseur, du citadin au rural, du riche au pauvre, ou du diplômé à l'analphabète, tous partagent implicitement et inconsciemment cette haine viscérale de la nature, culturellement imposée depuis des siècles.

Or, cette idée simple, à ce jour, peu d'entre nous parviennent à l'entendre. Chacun s'en défend, mode oblige, se transformant illico d'un coup de baguette magique en défenseur du naturel. Il y a pourtant loin de la coupe aux lèvres. Cela explique d'ailleurs que les idées de TERRASSON lui ont créé plus d'ennemis parmi les naturalistes ou les écologistes, que dans tout autre catégorie socio-professionnelle. La raison en est simple : Ces personnes, majoritairement de formation scientifique, ancrées dans un cartésianisme revendiqué et assumé, ne sont pas les plus à l'aise lorsqu'on aborde les rives ténébreuses et nébuleuses de l'inconscient. Selon le schéma scientifique bien connu, les scientifiques observent volontiers ce qui se trouve à l'extérieur d'eux-mêmes, mais rechignent à se considérer eux-mêmes en tant qu'outil d'observation et donc en tant que source potentielle d'erreur ou d'induction de résultat.

Par ailleurs, si ce que TERRASSON disait était vrai, cela remettait tout bonnement en cause la légitimité de la caution scientifique apportée à l'écologie, car le scientifique, du fait même de sa pensée uniquement pragmatique et cartésienne, n'était surtout pas le plus qualifié pour parler d'une nature qui, pour être saisie, exigeait un recours à toutes les ressources du cerveau droit et de l'inconscient. C'était pourtant, d'une certaine façon, un juste retour des choses puisque, justement, on devait la plupart des catastrophes écologiques contemporaines à l'utilisation systématique de la pensée scientifique et pragmatique (notamment appliquée à l'économie). Ceux-là même qui avaient dans un premier temps inventé, géré, planifié la catastrophe, se disaient tout à coup à même d'en corriger les effets ? Cette remise en question était donc plus ou moins inévitable et TERRASSON a fait preuve d'un courage véritable pour la mettre, sans plus attendre, à l'ordre du jour.

En résumé de ce qui vient d'être dit, notons donc que, non seulement l'usage de notre cerveau droit ne nous est plus familier, mais, à bien des égards, notre cerveau gauche, notre cerveau conscient, a enregistré depuis des siècles des milliers de messages implicites qui « diabolisent » les capacités irrationnelles de son collègue de droite.

Nous voilà entré de plein pied dans ce que nous appelons tous, chacun à notre tour, la « folie du monde ».

Il est, de mon point de vue, très clair, que ce conditionnement psychologique, dans la mesure où il opère dans 99% des cas de façon tout à fait inconsciente, est de nature, effectivement, à nous rendre fou. Or, pour qui a pris l'habitude de l'identifier, ce conditionnement est hélas, aujourd'hui, partagé par une immense partie des habitants de notre planète.

Si la révolution est en marche, elle n'est toutefois pas près de se mettre à courir...

### **Retrouver les modalités du féminin sacré ?**

Nous constatons après cette courte étude que si intellectuellement il n'est pas trop difficile d'évoquer le « Féminin sacré » ou « le sentiment d'un monde et d'une nature sacrés » qui l'accompagne, il en va tout autrement de notre capacité réelle à l'incarner.

L'héritage culturel à remettre en question est considérable et la tâche semble, à première vue, insurmontable. D'un autre côté, le fait même qu'après cinquante siècles de domination masculine, et quelques siècles de domination par la pensée pragmatique et cartésienne, nous parvenions à évoquer ce sujet, cela a quelque chose de rassurant.

Il nous faut probablement admettre que la question même du sacré est une question si fondamentalement liée à notre condition humaine, qu'il est tout bonnement impossible d'en faire l'économie. Pas plus qu'il nous est possible de retirer de nos têtes ce fameux cerveau droit, qui en permanence, réinjecte dans nos vies, une féconde irrationalité, si perturbante pour notre conformisme moderne.

Le sentiment instinctif du sacré semble, chez la plupart des individus, tout à fait irrépressible. Plus une société, plus un système, cherche à le travestir ou à le faire disparaître, et plus sa capacité à renaître semble finalement s'imposer. Pour paraphraser le freudisme, c'est le retour du refoulé ! Cela explique certainement pourquoi les questions spirituelles, évacuées pendant plusieurs siècles, reviennent aujourd'hui au centre de nos préoccupations, l'intensité de leur retour étant directement conditionné par l'intensité que nous avons mis à les nier dans un passé plus ou moins récent. Il est de bon ton ces temps derniers de dire que le capitalisme libéral a finalement triomphé de tous les autres modèles, mais en matière de sacré, tout comme le communisme, ou même le capitalisme nazi, le capitalisme libéral semble échouer à créer une société ultimement désacralisée, laïque, scientifique, pragmatique et matérialiste.